

Claudine Franchon

Le voyage vernien au centre du XIX^e :
l'Afrique entre fiction et réalité

Résumé

Cet article propose à travers le choix d'un roman de Jules Verne, auteur emblématique du XIXe siècle, de réfléchir sur les représentations de l'Afrique diffusées auprès du lectorat européen de l'époque en abordant le thème de l'exploration et la figure de l'explorateur scientifique. Nous conduirons notre analyse en nous focalisant sur le roman *Cinq semaines en ballon* qui permet d'entrevoir, outre un récit de voyage idéalisé, nourri des progrès technologiques et des avancées scientifiques du XIXe siècle, un témoignage de l'essor colonial européen et la manifestation des empires coloniaux britanniques et français. Néanmoins en réduisant les productions associées à l'exploration à une manifestation de l'impérialisme européen, l'on peut échouer à rendre compte des voyages menés dans un contexte précolonial où l'explorateur est soumis à une double dépendance, politique et logistique, à l'égard des habitants des pays qu'il traverse et de leurs souverains. Nous verrons dans quelle mesure, dans l'œuvre étudiée, l'exploration décrite intègre des situations d'interaction et de confrontation constitutive d'altérités irréductibles.

Mots clés : Jules Verne, roman de voyage, explorateur, Afrique, positivisme, colonialisme européen

162

Resumo

Com o presente trabalho, através da seleção de uma novela de Jules Verne, escritor muito famoso do século XIX, pretendemos analisar as representações da África que fossem difundidas para o público europeu da época ao levar em conta a temática da exploração e do tópico do explorador científico. Vamos estabelecer nossa análise enfocando-nos sobre a novela intitulada *Cinq semaines en ballon*. Essa novela centra-se na exploração da África, o que leva ao leitor perceber, além de um relato de viagem idealizada, nutrido pelos progressos técnicos e as descobertas científicas, um testemunho da expansão colonial, e de modo específico dos impérios britânico e francês. No entanto ao reduzir as produções intelectuais que tratam da exploração só no campo do imperialismo europeu, pode ser que não conseguimos dar conta das viagens que aconteceram num contexto pré-colonial quando o explorador precisa considerar uma dupla dependência, tão logística como política, sem desconsiderar os habitantes dos países cruzados como os soberanos deles. Estudaremos em que medida, na obra analisada, a exploração relatada integra situações de interação e de confrontação constitutiva de alteridades distantes.

Palavras-chave: Jules Verne; novela de viagens; explorador; África; positivismo; colonialismo europeu

Introduction

Un coup d'œil d'ensemble sur le XIX^e siècle ne peut qu'en révéler toute sa complexité. Au rythme heurté des événements politiques et économiques, des progrès scientifiques et industriels qui traversent ce siècle, correspond tout un enchevêtrement de courants d'idées, de revendications, de mouvements littéraires et artistiques qui caractérisent un espace en transformation. Complexité d'autant plus sensible pour un siècle que nous ne pouvons embrasser en le résumant d'un mot, d'une formule comme l'on a coutume de qualifier les siècles antérieurs.

Le XIX^e siècle connaît un essor considérable de toutes les sciences : astronomie, biologie, travaux de Louis Pasteur, de Pierre Marie Curie sur le radium, etc.). Le progrès scientifique et industriel redimensionne les champs de vision des sociétés européennes. De grandes hypothèses comme *l'évolutionnisme* et le *transformisme* vont bouleverser les idées traditionnelles sur les espèces animales et sur l'homme lui-même. Fascinés par les progrès scientifiques de leur époque et en particulier par la nouvelle science du vivant, les écrivains réalistes donneront à la littérature une nouvelle mission en élaborant le roman selon des méthodes scientifiques c'est-à-dire objectives. Pour l'industrie, l'on ne peut passer sous silence les applications de la machine à vapeur aux chemins de fer, à la marine, qui vont révolutionner les moyens de transport et la mobilité des explorateurs. Par ailleurs, le XIX^e siècle connaît des flux financiers importants, induits par le mouvement industriel. Ressort politique et social, l'argent est aussi un thème de la littérature dont les auteurs peignent l'insolence de ses privilèges ou la misère de ses victimes.

Les grandes puissances européennes trouvent au XIX^e siècle un nouvel emploi de leur énergie dans leur expansion territoriale. L'essor colonial s'opère massivement dans la seconde moitié du siècle. Aussi, à l'exception de la conquête de l'Algérie en 1830, le moment fort de la colonisation se situe entre 1870 et 1900. L'impérialisme européen consistera tout d'abord en des voyages d'exploration (cartographie) pour aboutir à des expéditions coloniales de nature politiques et stratégiques. La domination prendra la forme d'une occupation militaire et politique, ou d'une mainmise économique.

Nous nous proposons de nous intéresser plus spécifiquement à la colonisation du continent africain — la présence européenne y est ancienne — à travers le regard et la plume de Jules Verne (1828–1905) et ses récits d'exploration.

Pourquoi Jules Verne ? parce-qu'il incarne plus que tout autre écrivain le rêve de l'ailleurs qui définit un XIX^e siècle avide d'exotisme et de connaissance. Le roman vernien réunit précisément la pérégrination dans des espaces inconnus et le déploiement encyclopédique du savoir moderne.

Notre réflexion portera sur le roman *Cinq semaines en ballon* (1863) qui, dès sa parution, connut un succès immédiat et dont Jules Verne poursuivra l'aventure durant plusieurs décennies en travaillant à ses *Voyages extraordinaires*.

L'Angleterre première puissance mondiale au XIX^e siècle

Une puissance incontestée

En 1850, l'empire britannique est la 1^{ère} puissance économique mondiale, c'est une puissance sans rivale et qui le restera jusqu'en 1913. L'époque victorienne, associée au règne de la reine Victoria (1837–1901), marque pour l'Angleterre l'apogée de son hégémonie. L'Angleterre est florissante comme en témoigne la première Exposition Universelle (mai 1851) qui s'ouvre à Londres. Par ailleurs, l'Angleterre jouit d'une population élevée, en croissance, avec pour caractéristique une urbanisation massive (taux de population rurale le plus bas de toute l'Europe).

Premier pays à s'être industrialisé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le Royaume-Uni connaît au XIX^e siècle une avance économique et technologique considérable sur les autres pays européens. Atelier du monde, il est le plus gros vendeur d'objets industriels de consommation et d'équipement (textile, machines à vapeur, etc.) avec des exportations en constante augmentation (55 millions de £ pour 1840–1849 contre 218 millions de £ en 1870–1879). Ajoutons que sa puissance est aussi financière avec des capitaux placés à l'étranger qui lui rapporte des millions de dividendes chaque année (50 millions de £ par an et 100 millions en 1900).

La maîtrise des océans

Au-delà de ces observations, il convient de souligner en terme géopolitique, la suprématie de l'Angleterre sur les océans. La maîtrise des mers lui confère une puissance inégalée. Maîtrise des mers depuis Trafalgar (1805), la Royal Navy possède, durant l'époque victorienne, un tel avantage (numérique et qualitatif), qu'elle ne connaît plus de défaite sur mer et surclasse toutes les autres marines en introduisant rapidement les technologies issues de la révolution industrielle. La position insulaire associée au développement industriel du Royaume-Uni impose ce contrôle des océans. Vitale pour son économie et son approvisionnement en produits alimentaires et matières premières, le contrôle des espaces maritimes s'accompagne du souci technique de la rapidité, de la souplesse et de l'efficacité au combat. Comme le souligne Weber (2009) dans sa lecture critique d'une thèse de Schmitt sur la piraterie anglaise,

ce sont bien les pirates et les flibustiers anglais, et eux seuls qui initièrent véritablement *l'élan grandiose d'une existence terrienne à une existence maritime*, accompli par l'Angleterre élisabéthaine : en effet, les souverains anglais des XVI^e et XVII^e siècles ne furent guère conscients de ce tournant historique vers la mer : seuls les *privateers* favorisèrent à l'origine la décision anglaise en faveur de l'élément marin, et ce sont eux qui, après avoir contribué à la défaite des Espagnols, permirent à l'Angleterre de dépasser les autres puissances maritimes dans le combat de la maîtrise des océans. (WEBER, 2009, p. 129-130)

165

Comme le formule Weber (2009) dans sa démonstration,

Grande puissance maritime, l'Angleterre devint aussi *la* grande puissance industrielle. Or, si la révolution industrielle a été initiée outre-Manche, c'est qu'elle fut justement coordonnée à une existence maritime, laquelle possède un tout autre rapport à la technique que l'existence terrestre. Pour Schmitt le machinisme aurait été la conséquence de la décision anglaise de se tourner vers le grand large. L'Angleterre maritime aurait été à l'origine du passage vers la totale *déterritorialisation* de la technique moderne, dont le plus fort présage fut, de façon incontestable, aux yeux de Schmitt, *l'Utopie* (1516) de Thomas Moore, ouvrage qui, annonçant *une conception nouvelle et fantastique de l'espace* préfigura la possibilité d'une abolition de toute territorialité. (*ibid.*, p. 130)

L'élément naturel qui anime l'industrie en direction de l'extérieur est la mer comme l'avance Hegel dans son ouvrage *Principes de la philosophie du droit* (1820) et cet élément de liaison, le plus grand de tous, conduit des pays éloignés à entrer en relation de commerce sur le principe d'un rapport juridique qui introduit le contrat.

La France, une puissance européenne à l'histoire politique mouvementée

De 1800 à 1900, la France n'aura pas moins compté que sept régimes politiques : Le Consulat, l'Empire, la Restauration, la Monarchie de juillet, la Seconde République, le Second Empire et la Troisième République.

Au XIX^e siècle, après l'effondrement de l'Empire napoléonien (1815), la carte de l'Europe est remodelée et tout est mis en œuvre pour effacer la dynamique révolutionnaire : les frontières et les structures sociales ont été bouleversées par la Révolution française et l'Empire. L'explosion révolutionnaire de 1848 est suivie du triomphe de la réaction : Louis-Napoléon Bonaparte est élu à la présidence de la République avec 74% des suffrages. Les élections de l'Assemblée législative (750 députés) ont lieu en mai 1849 : seuls 75 républicains et 210 socialistes sont élus contre 500 monarchistes : on parle alors de *Parti de l'ordre*. Entre exécutif et législatif, le bras de fer tournera à l'avantage de l'exécutif... ce qui se soldera par le coup d'Etat du 2 décembre 1851, plébiscité le 21 décembre 1851. Le 15 janvier 1852 est promulguée une constitution inspirée de la Constitution consulaire de l'an VIII qui octroie à Louis-Napoléon Bonaparte un mandat de président porté à dix ans. Malgré la somme des pouvoirs détenus, sa situation de président ne le satisfait pas. Aussi, le 21 novembre 1852 un nouveau plébiscite destiné au rétablissement de la dignité impériale est organisé (7 824 000 de « oui » contre 253 000 de « non »).

Sous le régime autoritaire de Napoléon III, une œuvre économique considérable est entreprise. Le réseau ferroviaire passe de 3 000 km en 1852 à 18 000 km en 1870. L'expansion du textile, de la chimie, de la sidérurgie et de la métallurgie tout comme la modernisation de l'agriculture ou encore la création de grandes banques capables de financer l'industrie grâce au crédit permettent un fort essor économique et industriel sans précédent.

Socialement la France est contrastée. L'expansion économique ne profite pas aux classes démunies. Durant les années 1852–1870 seuls les notables qui soutiennent le régime impérial voient leur sort nettement amélioré. Aussi convient-il de lutter contre les excès les

plus flagrants de l'injustice sociale. A noter que les syndicats, tolérés depuis 1866, se multiplient sous l'impulsion de *l'Internationale* et les grèves, dont la principale cause est la baisse des salaires réels en raison des difficultés économiques, prennent un caractère politique à partir de 1869 : Entre 1869 et 1870, des mouvements de grève donnent lieu à des affrontements sanglants entre la troupe et les grévistes et à partir de 1870, l'agitation ouvrière s'étend à travers la France, notamment au Creusot et en Alsace.

Le partage colonial de l'Afrique à la fin du XIX^e siècle

Pourquoi l'aventure coloniale en Afrique ?

Le colonialisme sur le continent africain où l'impérialisme est ancien — la présence européenne en Afrique date et se manifeste dès le XVI^e siècle par l'entremise des Portugais et des Espagnols qui installent des comptoirs commerciaux sur les littoraux et qui seront suivis des Hollandais puis des Français et des Anglais —, est le jeu de fortes rivalités entre les puissances européennes en particulier entre la France et le Royaume-Uni, les deux premiers empires coloniaux au XIX^e siècle.

La présence ancienne des européens s'explique également par la diffusion des idées intellectuelles et philosophiques du mouvement des "Lumières" qui se caractérise par le refus d'une tradition figée dans ses préjugés et dénonce l'esclavagisme. L'Encyclopédie rend possible une rupture qui éveille un intérêt nouveau pour l'Afrique, intérêt qui sera poursuivi par la conduite de missions géographiques visant à cartographier l'intérieur du continent africain.

Outre ces facteurs, les éléments déclencheurs de la colonisation au XIX^e siècle, relèvent de raisons économiques et politiques : la colonisation permet aux pays européens d'exploiter des richesses rares, précieuses, insoupçonnées auparavant, à forte plus-value, et des matières premières nécessaires au développement de la deuxième révolution industrielle (minerais, coton, etc.). En se constituant un empire colonial, chaque pays cherche à accroître sa puissance. Les expéditions se multiplient alors et deviennent des préoccupations stratégiques de premier plan.

Par ailleurs, il convient de mentionner les facteurs culturels et religieux : les européens sont convaincus, dans leur majorité, de l'inégalité des races, justifiant leur dynamique expansionniste par une mission civilisatrice où les églises perçoivent dans la colonisation le

moyen d'évangéliser de nouvelles populations. Comme l'exprime Edouard Glissant (1994) dans un essai sur le chaos-monde, l'oral et l'écrit et la question de la légitimité de la possession d'un territoire, il faut prendre en considération le fait que

[...] l'on n'a pas assez réfléchi sur cet aspect du mythe fondateur qui est le mythe de l'exclusion de l'autre, et qui ne comprend l'inclusion de l'autre que par sa domination. C'est-à-dire que si j'ai la légitimité sur mon territoire, je suis aussi fondé légitimement à étendre ce territoire, parce que, en l'étendant, je confère ma légitimité à ceux que je trouverai sur ces autres territoires conquis. La conquête devient un instrument non seulement d'assimilation et d'intégration, mais aussi de légitimité. Nous voyons là l'explication de l'expansion occidentale. Tout le monde dit : Etaient-ce des rapaces, des conquistadores sans âme, ni foi, ni loi ou bien des mystiques, des propagateurs de rêve ? » Mais c'étaient les deux en même temps ! C'est-à-dire qu'agrandir son territoire ou aller conquérir de l'or des autres et les mettre en esclavage était légitime par la conception que l'on se faisait de sa propre légitimité et par le fait qu'on conférait à l'autre cette légitimité, c'est-à-dire qu'on allait à sa rencontre pour le changer. (GLISSANT, 1994, p.119-120)

Impérialisme et forces de domination

168

Les rivalités impérialistes sont particulièrement féroces à la fin du XIX^e siècle. A l'exception de la conquête de l'Algérie en 1830 — la Méditerranée devient un enjeu de domination pour les grandes puissances maritimes comme la France et le Royaume-Uni et le port d'Alger et l'Algérie sont stratégiquement placés —, le moment fort de la colonisation se situe entre 1870 et 1900. Les européens s'intéressent d'abord à l'Afrique musulmane, à la liaison Magreb-Soudan puis à l'Afrique équatoriale, révélant l'importance du bassin Congo. La conférence de Berlin (1884-1885), à l'initiative de Bismarck (l'Allemagne et l'Italie arrivent tardivement dans la conquête coloniale) tente d'organiser le partage de l'Afrique centrale et de *moraliser* ainsi la colonisation de l'Afrique. Depuis 1880 environ, la conquête de l'Afrique s'intensifie et le mouvement des explorations s'accroît. Des expéditions de Brazza, Marchand dépend la colonisation française, tandis que celles de Livingstone, Stanley, Cameron, préparent la colonisation britannique et celles de Serpa Pinto la colonisation portugaise. Bismarck entend imposer des règles, en particulier le libre accès commercial aux grands bassins fluviaux et l'obligation d'occuper effectivement un territoire avant d'en revendiquer la possession (c'est l'époque où les dirigeants européens rivalisent de vitesse pour planter leur drapeau sur les dernières terres insoumises de la planète). Cette initiative se

solde par le *scramble for Africa* ou *course au clocher* : Les puissances européennes, Britanniques, Français, Allemands, Belges, Portugais, Italiens se lancent dans l'intérieur de l'Afrique, qui est partagée et dépecée par les Européens en moins de quinze ans, au prix de guerres contre les royaumes africains et d'incidents diplomatiques entre les États européens, dont le plus significatif fut l'incident franco-britannique de Fachoda en 1898.

Les formes de dominations et les résistances

La présence européenne prend des formes variées. Certains territoires sont des colonies de peuplement, comme l'Algérie. La plupart sont des colonies d'exploitation économique.

L'attitude des Européens vis-à-vis des peuples colonisés va du paternalisme pour les Belges au Congo à une ambition d'assimilation dans le cas des territoires français. Le Royaume-Uni privilégie, quant à lui, le plus souvent la politique d'association, devant amener à terme à la colonie de *self government* (pour les colonies, relative autonomie politique qui permet au territoire de se diriger lui-même).

Quand les populations africaines s'opposent aux colonisateurs des guerres coloniales dites "de pacification" sont déclarées et engendrent d'importants massacres et des déportations, comme lors de la guerre de Bouara en Côte d'Ivoire en 1894. Exceptionnellement le conflit peut tourner au détriment des Européens : les Anglais rencontrent des difficultés pour soumettre les zoulous en Afrique du Sud (1878-1879) et les italiens sont refoulés par le roi d'Éthiopie (1896).

Jules Verne, romans du voyage et romans de la science

Un projet scientifique

C'est bien un voyage autour du monde que nous propose Jules Verne. Le héros vernien est un aventurier, un explorateur particulièrement ancré dans son temps, parfois un homme de science, souvent le protagoniste est en voie d'apprentissage que le voyage formera humainement et intellectuellement.

Le périple accompli dans les romans, généralement sous la forme d'une boucle qui revient à son point de départ (cf. *Le Tour du monde en quatre-vingt jours*), est autant pédagogique que spatial. Jules Verne entend pouvoir résumer la somme des connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques, amassées par la science moderne, par le progrès scientifique et industriel du XIX^e siècle. Il adhère, comme d'autres écrivains, à la science et au projet scientifique de la société contemporaine. Pour cela, il s'appuie sur une abondante documentation, exploite des ouvrages de vulgarisation, qui lui permettent de décrire un milieu de façon rigoureuse précise et détaillée. Jules Verne, dans son œuvre, témoigne des avancées mais aussi des incertitudes de la science. Il multiplie les développements explicatifs et offre à son lectorat un espace de découverte et de rêves. La description, qui est le mode d'expression privilégié par le romancier, permet tout à la fois de *faire voir* et d'ancrer l'histoire dans la réalité.

Des voyages imaginaires et mythiques

Bien que chez Jules Verne l'aventure prenne son origine dans des territoires connus (la technologie du XIX^e siècle), elle explore bien souvent des mondes inconnus et ignorés (la profondeur des océans, les abîmes de la terre, le ciel). Cette échappée imaginaire garde toujours une apparence de réalité puisque les héros l'entreprennent grâce à des moyens techniques qui témoignent du XIX^e siècle. Ces instruments sont présentés comme possibles même s'il ne s'agit que de prototypes (le sous-marin, la fusée).

Cependant, si Jules Verne côtoie et se tourne délibérément vers l'avenir (on parle à son propos de littérature de science-fiction dite d'anticipation), l'on observe que le roman vernien rejoint aussi le mythe et les plus anciens mythes. A l'instar du capitaine Némó (*Vingt Mille Lieues sous les mers*) qui est une nouvelle Odyssée. Par ailleurs, le réalisme qui est une vision quelque peu ambiguë a plusieurs titres, — tout travail d'écriture nécessitant inévitablement de prendre une distance par rapport à la réalité, ne serait-ce que par les choix subjectifs du romancier mettant en valeur certains aspects de la réalité au détriment d'autres —, va retravailler et modeler la réalité en fonction d'une certaine vision du monde. L'idéal d'objectivité et de description scientifique du monde apparaît alors comme illusoire et la portée symbolique des descriptions de Jules Verne tire son œuvre vers le mythe.

Cinq semaines en ballon ou l'alchimie d'une Afrique reconstruite

Le docteur Fergusson, une propension remarquable vers les travaux scientifiques, possédé du démon des découvertes

Le récit de voyage qui fait l'objet de notre étude met en scène, dans la seconde partie du XIX^e siècle (1862), le Docteur Fergusson, son ami Dick Kennedy et son domestique Joe. Premier coup de théâtre et stupéfaction des membres de la Société royale géographique de Londres : le docteur Fergusson, aventurier anglais audacieux, rompu aux explorations lointaines, a décidé de traverser par les airs toute l'Afrique, en partant de Zanzibar pour arriver où... ? Nul ne le sait précisément. Il s'agit de suivre les traces des grandes expéditions qui ont précédé l'entreprise de Fergusson. Ce dernier va recevoir une indemnité d'encouragement de la part de la Société royale géographique de Londres pour mener à bien son expédition.

Jules Verne décrit Fergusson comme un homme de son temps, épris de découvertes, féru de sciences et formé au positivisme. Ainsi peut-on lire sous la plume de l'écrivain, la description de son protagoniste dans les premières pages de son roman :

Je vous laisse à penser si ces tendances se développèrent pendant sa jeunesse aventureuse jetée aux quatre coins du monde. Son père, en homme instruit, ne manquait pas d'ailleurs de consolider cette vive intelligence par des études sérieuses en hydrographie, en physique, et en mécanique, avec une légère teinture de botanique, de médecine et d'astronomie. A la mort du digne capitaine, Samuel Fergusson, âgé de vingt-deux ans avait déjà fait son tour du monde [...]. (VERNE, 1966, p. 5)

Nous pouvons lire également (*ibid.*, p.7) : « [...] il se disait poussé plutôt qu'attiré par ses voyages, et parcourait le monde, semblable à une locomotive, qui ne se dirige pas, mais que la route dirige ».

Par ailleurs, Samuel Fergusson est un être indépendant, homme d'action, dans la veine des premiers explorateurs-aventuriers qui se tient (*ibid.*, p.7) « toujours éloigné des corps savants, étant de l'église militante et non bavardante ; il trouvait le temps mieux employé à chercher qu'à discuter, à découvrir qu'à discourir ».

Héritage colonial et explorations africaines

Dans son roman, Jules Verne qui, comme nous l'avons observé, documente très minutieusement son récit, décrit le banquet qui fait suite aux déclarations de Fergusson devant l'assemblée de la Société royale et rappelle, à ce propos, les noms des explorateurs qui s'illustrèrent au service des grandes puissances européennes. Ainsi sont honorés au *Traveller's club* dans *Pall Mall* les d'explorateurs de renom, découvreurs de terres inconnues :

Des toasts nombreux furent portés avec les vins de France aux célèbres voyageurs qui s'étaient illustrés sur la terre d'Afrique. On but à leur santé ou à leur mémoire, et par ordre alphabétique, ce qui est très anglais : à Abbadie, Adams, Adamson, Anderson, Arnaud, Balkie, Baldwin, Barth, [...] Speke, Steidner, Thibaud, Thompson, Thornton, Toole, Tousny, Trotter, Tuckey, Vaudey, Veyssière, Vincent, Vinco, Vogel, Wahlberg, Warington, Washington, Werne, Wild, et enfin au docteur Fergusson qui, par son incroyable tentative, devait relier les travaux de ces voyageurs et compléter la série des découvertes africaines. (*ibid.*, p. 8–9)

Il convient d'observer ici que la liste volontairement impressionnante de ces explorateurs scientifiques, géographes, cartographes, géologues, astronomes, météorologues, ethnologues, anthropologues, archéologues, linguistes, membres de sociétés royales géographiques, de l'*African Association*, mandatés par leur gouvernement respectif ou découvreurs indépendants, traduit une vision du monde volontaire et proactive, sur fond d'engagement religieux (l'aspect missionnaire n'est jamais oublié dans les expéditions qui se succéderont).

L'histoire des voyageurs se confond rapidement avec celle de la colonisation puisque les voyageurs exploraient souvent pour le compte d'une puissance européenne mais pas seulement. A noter que les missions confiées aux explorateurs étaient variées : signer des traités avec les populations locales, gagner le territoire pour un pays, devancer les concurrents, cartographier une région, etc. Tout comme pour la colonisation, les expéditions ont été majoritairement menées par des Britanniques et des Français.

Un autre passage illustre la fascination des découvertes en Afrique. Fergusson et ses deux compagnons (Dick Kennedy et Joe) sont sur le navire Britannique *Resolute* qui les

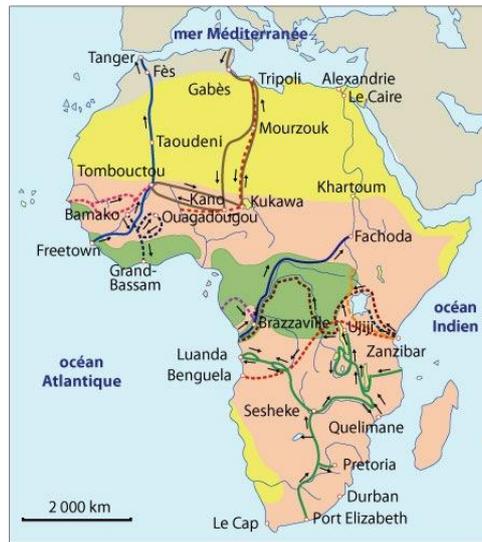
conduit à Zanzibar avec dans la cale, l'aérostat muni de ses accessoires pour mener à bien la mission. Pendant les longues heures inoccupées du voyage, Fergusson se plait à donner un véritable cours de géographie dans le carré des officiers où

ces jeunes gens se passionnaient pour les découvertes faites depuis quarante ans en Afrique : il leur raconta les explorations de Barth, de Burton, de Speke, de Grant, il leur dépeignit cette mystérieuse contrée livrée aux investigations de la science. Dans le nord, le jeune Deveyvier explorait le Sahara et ramenait à Paris les chefs Touareg. Sous l'impulsion du gouvernement français, deux expéditions se préparaient, qui descendant du nord et venant de l'ouest, se croiseraient à Tombouctou. Au sud, l'infatigable Livingstone s'avavançait toujours vers l'équateur [...]. Le XIX^e siècle ne se passerait certainement pas sans que l'Afrique n'eût révélé les secrets enfouis dans son sein depuis six mille ans. (*ibid.*, p. 52–53)

Jules Verne, par l'entremise de son protagoniste, affiche un optimisme convaincu dans le progrès de la science sous-tendu par un idéal civilisationnel. *Cinq semaines en ballon* est une œuvre de la première partie de l'existence de l'écrivain où l'homme de lettres est fasciné par le machinisme, la mécanique du monde contemporain. En revanche, plus tard, la rivalité des puissances coloniales, les menaces de guerre, les utilisations dangereuses du pouvoir scientifique lui inspireront une vision plus pessimiste de l'avenir.

Périple de Fergusson ou la redécouverte de l'Afrique d'est en ouest, depuis la côte orientale

Références cartographiques des prédécesseurs / Données géopolitiques



- | | |
|------------------------------------|---------------------------|
| Anglais | Français |
| - - - - Park, 1795-1806 | — Caillié, 1827-1828 |
| - - - - Clapperton, 1822-1823 | - - - - Brazza, 1875-1878 |
| — Livingstone, 1849-1873 | - - - - Binger, 1889 |
| - - - - Speke et Burton, 1857-1859 | — Marchand, 1897-1898 |
| - - - - Speke et Grant, 1860-1863 | Allemands |
| - - - - Cameron, 1873-1874 | — Barth, 1850-1856 |
| - - - - Stanley, 1874-1877 | |
| | ■ Déserts ■ Forêt dense |

Fig.1 – récapitulatif des principales expéditions européennes du XIXe siècle

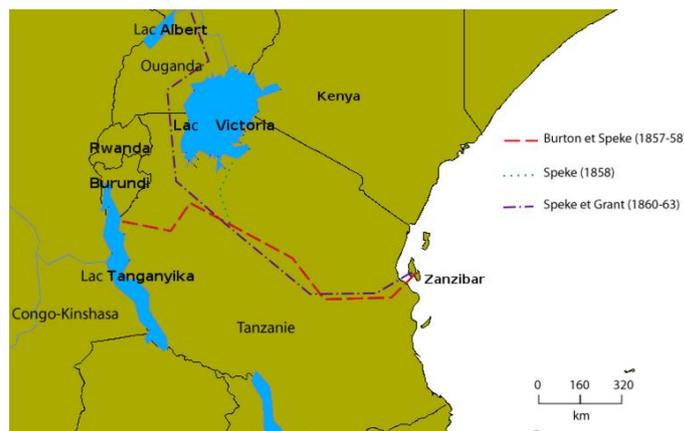


Fig.2 – Expéditions de Burton et Speke, Speke et Grant dans la région des Grands Lacs

Fergusson partira de Zanzibar pour une destination qui n'est pas précise mais se localise sur la « côte du Sénégal » (*ibid.*, p.54). Son expédition scientifique s'inspire des grands découvreurs des sources du Nil et de ses affluents. Il s'agit pour Fergusson de rattacher les explorations de l'est à celles du nord, de relier les expéditions des lieutenants Burton et Speke à celle du docteur Barth. Au cours de son périple, Fergusson et ses compagnons découvriront des paysages insoupçonnés, des montagnes impressionnantes et les neiges éternelles infranchissables pour ses devanciers mais dont Speke avait, en son temps, signalé l'existence. Ils découvriront également le lac Nyanza Victoria repertorié par le capitaine Speke. Fergusson a pour objectif liminaire de découvrir les sources du Nil qu'il qualifie de « secret impénétrable » et ajoute que « si près des sources du grand fleuve, je ne saurais dormir » (*ibid.*, p.147) pour ensuite « se lancer dans l'inconnu » (*ibid.*, p.158).

Représentations et perceptions ethniques

Jules Verne ne peut échapper aux préjugés de son temps et son cosmopolitisme se voit en quelque sorte limité par une caractérisation manichéenne et simpliste des différences nationales et culturelles bien qu'il soit animé par un idéal humanitaire inspiré de l'utopie saint-simonienne. Cet écrivain, qui porte en lui des connaissances encyclopédiques, répand un savoir qui oriente et configure, en fonction de sa propre culture, ce qu'il croit être une perception directe de la réalité. Nous sélectionnerons quelques passages du roman pour illustrer notre propos.

Lors de l'épisode du débarquement de l'aérostat sur l'île de Zamzibar pour son prochain envol, Fergusson doit changer ses plans initiaux et modifier le lieu de départ du ballon devant l'hostilité de la population de l'île. L'aérostat décollera de l'île de Koumbeni où le ballon sera mis en sécurité. L'on peut lire sous la plume de Jules Verne :

Rien de plus aveugle que les passions fanatisées. La nouvelle de l'arrivée d'un chrétien qui devait s'enlever dans les airs fut reçue avec irritation ; les nègres, plus émus que les Arabes, virent dans ce projet des intentions hostiles à leur religion ; [...] Les Nègres continuaient à manifester leur colère par des cris, des grimaces et des contorsions. Les sorciers parcouraient les groupes irrités, en soufflant sur toute cette irritation ; quelques fanatiques essayèrent de gagner l'île à la

nage, mais on les éloigna facilement. Alors les sortilèges et les incantations commencèrent ; les faiseurs de pluie, qui prétendent commander aux nuages, appelèrent les ouragans et les *averses de pierre* à leur secours ; pour cela ils cueillirent des feuilles de tous les arbres différents du pays : ils les firent bouillir à petit feu, pendant que l'on tuait un mouton en lui enfonçant une longue aiguille dans le cœur. Mais, en dépit de leurs cérémonies, le ciel demeura pur, et ils en furent pour leur mouton et leurs grimaces. Les nègres se livrèrent alors à de furieuses orgies, s'enivrant du *tembo*, liqueur ardente tirée du cocotier, ou d'une bière extrêmement capiteuse, appelée *togwa*. Leurs chants, sans mélodie appréciable, mais dont le rythme est très juste, se poursuivirent dans la nuit. (*ibid.*, p.70–74)

Il est fait assez fréquemment fait allusion à l'hostilité des habitants des régions traversées :

le *Victoria* passa près d'un village que, sur sa carte, le docteur reconnut être le Kaole. Toute la population rassemblée poussait des hurlements de colère et de crainte ; des flèches furent vainement dirigées contre ce monstre des airs, qui se balançait majestueusement au-dessus de toutes ces fureurs impuissantes (*ibid.*, p. 81)

ou bien encore dans le passage suivant (*ibid.*, p.94) : « Et tout cela sans parler des bêtes et des peuplades féroces ! [...] vers onze heures, on dépassait le bassin d'Imengé ; les tribus éparses menaçaient vainement sur ces collines le *Victoria* [...] ».

L'on peut lire lorsque le ballon est ancré à un arbre et assiégé par un groupe de singes que, de loin, Kennedy et Joe identifient à un groupe d'hommes étant allés chasser pour ravitailler l'expédition, les propos suivants :

- En voilà dit un assaut ! dit Joe
- Nous t'avions cru assiégé par des indigènes.
- Ce n'étaient que des singes, heureusement ! répondit le docteur.
- De loin, la différence n'est pas grande, mon cher Samuel.
- Ni même de près, répliqua Joe
- Quoi qu'il en soit, reprit Fergusson, cette attaque de singes pouvait avoir les plus graves conséquences. (*ibid.*, p. 103)

Cette thématique de l'indigène hostile et belliqueux (l'écrivain parle de nombreuses victimes inscrites au martyrologue africain p.21) est, une fois de plus, brossée dans le passage suivant lorsque Fergusson, afin de prouver de façon irrécusable sa découverte de la localisation des sources du Nil, doit amarrer le *Victoria* pour descendre accompagné d'un témoin, Kennedy, lequel attestera de sa découverte

(initiales de Andrea Debono gravées sur le roc, le voyageur qui a remonté le plus avant le cours du Nil). Ainsi peut-on lire :

les tribus de ces contrées se montraient agitées, hostiles ; elles pressentaient des étrangers et non des dieux. Il semblait qu'en remontant aux sources du Nil on vînt leur voler quelque chose. Le *Victoria* dut se tenir hors de la portée des mousquets.

— Aborder ici sera difficile, dit l'écossais.

[...]

— C'est donc indispensable Samuel ?

— Indispensable, et nous descendrons, quand même nous devrions faire le coup de fusil !

— La chose me va, répondit Kennedy en caressant sa carabine.

— Quand vous voudrez, mon maître, dit Joe en se préparant au combat.

— Ce ne sera pas la première fois, répondit le docteur, que l'on aura fait de la science les armes à la main ; pareille chose est arrivé à un savant français, dans les montagnes d'Espagne, quand il mesurait le méridien terrestre.

— Sois tranquille, Samuel, et fie-toi à tes deux gardes du corps. (*ibid.*, p. 150)

L'on qualifie également certaines tribus d'intraitables dans la veine de l'indigène représenté comme une entité batailleuse, agressive et querelleuse : (*ibid.*, p.156) « Un dernier regard, fit le docteur, à cette infranchissable latitude que les intrépides voyageurs n'ont jamais pu dépasser ! Voilà bien ces intraitables tribus signalées par MM. Petherick, d'Arnaud, Miani, et ce jeune voyageur M. Lejean [...] ».

Pour clore sur cet axe de réflexion, signalons ce fragment où Jules Verne écrit : (*ibid.*, p.248) « [...] aussi, sans connaître le point d'arrivée, le docteur n'avait plus de crainte sur l'issue du voyage. Seulement, dans ce pays de barbares et de fanatiques, la prudence l'obligeait à prendre les plus sévères précautions [...] ».

Par ailleurs, le dogme, les pratiques religieuses et les croyances des africains sont souvent tournés en dérision, exposés de façon relativement caricaturale face au point de vue européen et au positivisme triomphant du XIX^e siècle. En témoignent cet extrait lorsque l'aérostat plane au-dessus de l'Unyamwezy la terre de La lune et s'approche des zones habitées. La population est décrite certes selon le courant esthétiste orientaliste de l'époque mais ce qui frappe en parcourant le récit est la façon dont l'écrivain oriente et connote les pratiques rituelles locales que l'on peut décrypter en creux comme renvoyant à l'obscurantisme :

Là est le rendez-vous général des caravanes. : celles du Sud avec leurs esclaves et leurs chargements d'ivoire ; celle de l'Ouest, qui exportent le coton et les verroteries aux tribus des Grands Lacs. Aussi dans les marchés, règne-t-il une agitation perpétuelle, un brouhaha sans nom, composé du cri des porteurs métis, du son des tambours et des cornets, des hennissements des mules, du braiement des ânes, du chant des femmes, [...] et des coups de rotin du *Jemadar*, qui bat la mesure dans cette symphonie pastorale.

Là s'étaient sans ordre, et même avec un désordre charmant, les étoffes voyantes, les rassades, les ivoires, les dents de rhinocéros, les dents de requin, le miel, le tabac, le coton ; Là se pratiquent les marchés les plus étranges où chaque objet n'a de valeur que par les désirs qu'il excite.

Tout d'un coup, cette agitation, ce bruit tomba subitement. Le *Victoria* venait d'apparaître dans les airs ; il planait majestueusement et descendait peu à peu, sans s'écarter de la verticale. Hommes, femmes, enfants, esclaves, marchands. Arabes et Nègres, tout disparu et se glissa dans les *tembés* et sous les huttes. [...] Le *Victoria*, s'étant sensiblement rapproché de la terre, accrocha l'une de ses ancres au sommet d'un arbre près de la place du marché.

Toute la population reparaisait en ce moment hors de ses trous ; les têtes sortaient avec circonspection. Plusieurs *Waganga* reconnaissables à leurs insignes de coquillages coniques s'avancèrent hardiment ; c'étaient les sorciers de l'endroit. Ils portaient à leur ceinture de petites gourdes noires enduites de graisse, et divers objets de magie, d'une malpropreté d'ailleurs toute doctorale. Peu à peu la foule se mit à leurs côtés, les femmes et les enfants les entourèrent, les tambours rivalisèrent de fracas, les mains se choquèrent et furent tendues vers le ciel.

— C'est leur manière de supplier, dit le docteur Fergusson ; si je ne me trompe, nous allons jouer un grand rôle.

— Eh bien ! monsieur, jouez-le.

— Toi-même, mon brave Joe, tu vas peut-être devenir un dieu.

— Eh ! monsieur, cela ne m'inquiète guère, et l'encens ne me déplaît pas.

En ce moment, un des sorciers, un *Myanga*, fit un geste, et toute cette clameur s'éteignit dans un profond silence. Il adressa quelques paroles aux voyageurs, mais dans une langue inconnue.

Le docteur Fergusson, n'ayant pas compris, lança à tout hasard quelques mots d'arabe, et il lui fut immédiatement répondu dans cette langue.

L'orateur se livra à une abondante harangue, très fleurie, très écoutée ; le docteur ne tarda pas à reconnaître que le *Victoria* était tout bonnement pris pour la Lune en personne, et que cette aimable déesse avait daigné s'approcher de la ville avec ses trois Fils, honneur qui ne serait jamais oublié dans cette terre Aimée du Soleil.

Le docteur répondit avec une grande dignité que la Lune faisait tous les Mille ans sa tournée départementale, éprouvant le besoin de se montrer de plus près à ses adorateurs ; il les pria donc de ne pas se

gêner et d'abuser de sa divine présence pour faire connaître leurs besoins et leurs vœux.

Le sorcier répondit à son tour que le sultan, le *Mwani*, malade depuis longtemps, réclamait les secours du ciel, et il invitait les fils de la Lune à se rendre auprès de lui.

Le docteur fit part de l'invitation à ses compagnons.

— Et tu vas te rendre auprès de ce roi nègre ? dit le chasseur.

— Sans doute. Ces gens-là me paraissent bien disposés ; l'atmosphère est calme ; il n'y a pas un souffle de vent ! Nous n'avons rien à craindre pour le *Victoria*.

— Mais que feras-tu ?

— Sois tranquille, mon cher Dick, avec un peu de médecine je m'en tirerai.

Puis, s'adressant à la foule :

La Lune, prenant en pitié le souverain cher aux enfants de l'Unyamwezy, nous confie le soin de sa guérison. Qu'il se prépare à nous recevoir !

Les clameurs, les chants, les démonstrations redoublèrent, et toute cette vaste fourmilière de têtes noires se remit en mouvement. (*ibid.*, p. 110–113)

Pour clore, il convient d'aborder les scènes de cannibalisme qui jalonnent le roman lorsque le *Victoria* parcourt des contrées méconnues, épisodiquement cartographiées. Cette thématique semble étroitement liée à des peuples encore peu approchés. C'est au royaume d'Usoga, situé au centre de l'Afrique que Fergusson et des deux compagnons vont rencontrer des tribus anthropophages (dénommées Nyam-Nyam en référence au bruit de la mastication). Tant les répliques des personnages-explorateurs que les descriptions de scènes collectives et de combats sont éloquentes. Il y a une surabondance de détails. Ainsi Fergusson déclare-t-il répondant à une question de Joe : (*ibid.*, p. 160) « ce qui est malheureusement avéré, c'est la férocité de ces peuples, très avides de la chair humaine qu'ils recherchent avec passion ».

Le passage suivant est également fort coloré :

L'arbre de guerre des cannibales ! dit le docteur. Les indiens enlèvent la peau du crâne, les Africains la tête entière.

— Affaire de mode dit Joe.

Mais déjà le village aux têtes sanglantes disparaissait à l'horizon ; un autre plus loin offrait un spectacle non moins repoussant ; des cadavres à demi dévorés, des squelettes tombant en poussière, des membres humains épars çà et là, étaient laissés en pâture aux chacals. (*ibid.*, p. 165)

Plus loin dans le récit, un combat opposant deux tribus donne matière à nourrir l'imaginaire occidentale du cannibalisme :

Deux peuplades aux prises se battaient avec acharnement et faisaient voler des nuées de flèches dans les airs. Les combattants avides de s'entre-tuer, ne s'apercevaient pas de l'arrivée du *Victoria* ; ils étaient environ trois cents, se choquant dans une inextricable mêlée ; la plupart d'entre eux, rouges de sang des blessés dans lequel ils se vautraient, formaient un ensemble hideux à voir. [...] Le massacre continuait de part et d'autre, à coups de haches et de sagaies ; dès qu'un ennemi gisait sur le sol, son adversaire se hâtait de lui couper la tête ; les femmes mêlées à la cohue, ramassaient les têtes sanglantes et les empilaient à chaque extrémité du champ de bataille ; souvent elles se battaient pour conquérir ce hideux trophée. [...] la tribu victorieuse, se précipitant sur les morts et les blessés, se disputer cette chair chaude, et s'en repaître avidement. (*Ibid.*, p. 168-170)

Interaction, distanciation et réflexion face aux populations côtoyées

Jules Verne est amené à s'interroger par la voix de ses personnages sur le bien-fondé de l'impérialisme européen du XIX^e siècle et sa mission civilisatrice, ce qui lui permet de nuancer et contrebalancer certains des propos abrupts et caricaturaux des personnages qui traduisent posture et poncifs de leurs contemporains. Ainsi, pouvons-nous lire (*ibid.*, p.163) : « Voilà-t-il des faces de Nègres assez ébahies ! » et le docteur Fergusson de rétorquer : « c'est bien naturel, répondit le docteur. Les paysans de France, à la première apparition des ballons, ont tiré dessus, les prenant pour des monstres aériens ; il est donc permis à un Nègre du Soudan d'ouvrir de grands yeux. »

Lors d'un échange entre le docteur Fergusson et Kennedy à propos de dépouilles aperçues depuis l'aérostat, le lecteur est amené à réfléchir sur la relativité des valeurs européennes :

— Ce sont sans doute les corps des criminels : ainsi que cela se pratique dans l'Abyssinie, on les expose aux bêtes féroces, qui achèvent de les dévorer à leur aise, après les avoir étranglés d'un coup de dents.

— Ce n'est pas beaucoup plus cruel que la potence, dit l'Écossais. C'est plus sale, voilà tout.

— Dans les régions du sud d'Afrique, reprit le docteur, on se contente de renfermer le criminel dans sa propre hutte, avec ses bestiaux, et peut-être sa famille ; on y met le feu et tout brûle en même temps.

J'appelle cela de la cruauté, mais j'avoue avec Kennedy que, si la potence est moins cruelle, elle est aussi barbare. (*ibid.*, p. 165–167)

Mentionnons également ces répliques entre Kennedy et Joe à la vue d'un combat entre deux tribus :

- l'affreuse scène s'écria Kennedy avec un profond dégoût.
- Ce sont de vilains bonhommes ! dit Joe. Après cela, s'ils avaient un uniforme, ils seraient comme tous les guerriers du monde. (*ibid.*, p. 169)

En guise de conclusion

Il serait simpliste de réduire l'explorateur à une figure à laquelle, comme le souligne Surun (2006, p.12) « sont associées tantôt la gloire et l'aventure individuelle, tantôt la rencontre pacifique avec des peuples et une nature exotique, tantôt les relations de domination qui président à une prise de pouvoir ». Il est indéniable que surgit une difficulté à situer l'existence du voyageur dans l'exploration, l'explorateur, à lui assigner une posture unifiée. Qui est-il ? Comment vit-il son expédition ? Qu'est-ce qu'un explorateur en ce début du XIX^e siècle et à la fin du XIX^e siècle ? Les interrogations dont la fiction peut se faire le miroir se retrouvent dans les travaux historiques consacrés à l'exploration qui connaissent des hésitations similaires. Comme le met en lumière Surun (2006),

le principal problème rencontré est la difficulté à déterminer la nature du lien associant exploration et colonisation. Tandis que nombre d'études menées dans le cadre de l'histoire de la géographie le réduisent à une relation de causalité univoque et que les auteurs qui se réclament des *postcolonial studies* subsument les deux termes sous la catégorie unifiante d'impérialisme, une analyse historique attentive aux multiples contextes et aux pratiques différenciées [supposera une analyse moins déterministe]. (SURUN, 2006, p. 12)

Il s'agira, en d'autres termes, de dissocier l'exploration d'une préfiguration de l'entreprise coloniale.



RÉFÉRENCES

CESAIRE A. **Discours sur le colonialisme**. Paris : Editions Présence Africaine, 1955.

GLISSANT E. Le chaos-monde, l'oral et l'écrit. In : **Ecrire la « parole de nuit »**, dir. Ludwig R., Gallimard, collect. Folio/Essais, p.111–129, 1994

HEGEL G. W.F. **Principes de la philosophie du droit** (1820), trad. fr. Jean-François Kervégan. Paris : PUF, 1998.

SCHMITT, C. **Théorie du partisan. Note incidente relative à la notion politique**, trad. fr. Marie-Louise Steinhauser : Paris. Calmann-Lévy, 1972, Flammarion, 1992.

STEINMETZ G. Empire et domination mondiale. In : **ACTES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES. Politiques impérialistes, genèses et structures de l'état colonial**. SEUIL, Vol.171–172, mars 2008, p.4–19

SURUN I. L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des *postcolonial studies*. In : **Revue d'Histoire – Société d'histoire de la Révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle**. Vol.32, 2006, p.11–17. Disponible en: < >

VERNE J. **Cinq semaines en ballon** : Voyage de découverte en Afrique par trois anglais. Paris : Librairie Hachette, 1966

WEBER, D. Le pirate et le partisan, lecture critique d'une thèse de Carl Schmitt. In: **ESPRIT**. Vol. 7, p.124–134, juillet 2009.